

# ÉTAT DES RECHERCHES ETHNOLOGIQUES EN TUNISIE

## GENERALITES

### LE PAYS

Le cadre de la Tunisie actuelle ne correspond à aucune unité géographique, ni ethnique. Cependant la nature physique du pays, et aussi son histoire ont créé une personnalité tunisienne. Pays ouvert sur la mer, et sur l'Orient, les influences étrangères y ont pénétré plus aisément et sans doute plus profondément qu'ailleurs. Une civilisation urbaine s'y est développée de bonne heure, encouragée par la nécessité d'une défense à peu près permanente contre les incursions extérieures. Les villes et les bourgs, places fortes aux époques troublées, et centres d'attraction pendant les intervalles de paix, ont pu ainsi jouer un double rôle : à la fois gardiens des traditions anciennes et foyers d'assimilation des apports étrangers. Un dualisme plus vaste oppose une partie du pays à l'autre. Une Tunisie paisible, à la fois bourgeoise et agricole, lutte toujours contre une Tunisie remuante, nomade et pastorale. L'exaspération ou l'apaisement du conflit entre ces deux civilisations, les déplacements de la limite qui les sépare, ainsi pourrait-on résumer l'histoire de la Tunisie.

### LES HOMMES

Les types physiques sont extrêmement variés. L'élément brachycéphale localisé, semble-t-il, plutôt sur la côte et à Djerba, peut être rattaché soit à une population de niveau mésolithique (dont on trouve des traces notamment en Espagne) soit à des apports plus tardifs venus du Proche-Orient. Le berbère blond et aux yeux bleus, a frappé les voyageurs européens qui ont souvent supposé que ce type physique datait de l'invasion vandale. Cependant des monuments égyptiens antérieurs de plus de mille ans à cette conquête représentent des personnages que l'on croit être des Lybiens, avec des yeux bleus; des textes de la période classique parlent de « blondes Lybiennes » : on peut donc croire que ces caractères sont très anciens dans l'Afrique du Nord, et rien ne permet d'affirmer qu'ils aient été amenés par une population d'origine nordique.

Le sang noir est évident en Tunisie, où il apparaît dans toutes les nuances d'un métissage probablement fort ancien. Les noirs forment actuellement des colonies homogènes et ne se mêlent que lentement aux populations blanches. De même l'apport européen moderne est tout à fait négligeable, les alliances entre les deux populations restant rares. Elles ne concernent d'ailleurs presque jamais que des Européens méditerranéens dont le type physique est très voisin de celui des Tunisiens.

Quant à l'apport oriental des conquérants musulmans, il est aujourd'hui impossible à déceler. Au moment de la conquête cet apport fut numériquement faible. L'événement important au point de vue du peuplement comme à bien d'autres points de vue, fut l'arrivée des tribus arabes des Beni-Hilal et Solaym, qu'on a évalués à environ un million de personnes. Mais ces envahisseurs, mêlés aux populations rencontrées sur leur route, grossis de pillards et d'aventuriers divers, étaient certainement loin, au moment de leur entrée en Tunisie, de présenter un type physique précis et constant. Il en est de même des Andalous et des Turcs venus s'installer à des époques diverses : leur apport est notable dans le domaine culturel et technique, mais il n'est pas visi-

ble dans le domaine physique. Ces constatations rejoignent les conclusions d'un ouvrage déjà ancien, qui reste la seule étude d'ensemble sur l'anthropologie en Berbérie : les auteurs reconnaissent trois types physiques :

- un type brachycéphale qui serait le berbère « original »;
- un type dolichocéphale de petite taille, qui serait dû à un peuplement « égéen »;
- enfin, un type dolichocéphale de grande taille qui serait dû à l'apport arabe.

Le point important de ces observations, c'est que la répartition de ces types ne correspond nullement aux groupements politico-ethniques actuels : on les trouve tous trois représentés aussi bien chez les populations dont le caractère berbère semble le moins altéré, que chez celles dont l'ascendance arabe est le mieux attestée.

Les Juifs ont peu été étudiés au point de vue de l'anthropologie somatique. Ils paraissent également appartenir à des types physiques divers même lorsqu'ils forment, comme à Djerba, une communauté fermée et installée depuis de nombreux siècles.

A l'intérieur de cette confusion, certains groupes de populations semblent assez individualisés pour donner l'impression d'un type physique définissable. Dans quelle mesure cette impression résulte-t-elle d'une confusion entre des traits somatiques et des traits culturels, c'est ce que préciseront peut-être les recherches futures. Actuellement, et pour l'ensemble de la Tunisie, on en reste sur le tableau dressé par les observateurs anciens : la confusion des types physiques, qui dut être déjà un des caractères des berbères de l'antiquité, a fait disparaître toute trace nette des apports de la période historique.

## LES RÉGIONS

Le relief et la composition des sols, les variations de la pluviométrie ou de la température dessinent un certain nombre de régions. Mais ces unités que la nature esquisse, l'homme ne les a pas, en général confirmées, par une occupation durable, et un labeur suivi. Aussi le sentiment indigène reconnaît-il essentiellement deux aspects géographiques, la « Friguia » et le « Sahara ». Ces termes, beaucoup plus affectifs que descriptifs correspondent à peu près à des possibilités agricoles. Aussi, les zones qu'ils désignent se distinguent-elles principalement par leur végétation. Ces possibilités agricoles elles-mêmes découlent en majeure partie du phénomène climatique dominant : la pluie. Le niveau des pluies diminue du Nord vers le Sud. Les courbes de pluviométrie cependant, s'accrochent d'un côté à la montagne que les infléchit vers le Sud; de l'autre côté les influences marines les étirent le long de la côte, créant le Sahel, et faisant de Djerba un pays sensiblement plus arrosé que la côte voisine. L'importance des précipitations partage donc la Tunisie en deux grandes régions : l'une où les pluies sont suffisantes, l'autre où elles ne le sont pas. Mais, plus que l'allure moyenne du phénomène, c'est son irrégularité qui est importante. Car chaque année refait différemment ce partage essentiel. Entre la Friguia où bêtes et gens ont toujours de quoi manger, et les déserts du Sud, flotte un vaste pays ambigu dont l'homme ne sait jamais s'il pourra vivre.

A l'intérieur de ce découpage élémentaire apparaissent des individualités telles que montagnes, îles, oasis, dont les contours géographiques sont nets, mais dont les caractères sont surtout humains. Car ce n'est pas tant la montagne qui s'oppose à la plaine que le « Jbali » qui s'oppose à l'« Arabe ». Vé-

gétation et population définissent donc les grandes régions, telles que les aperçoivent les Tunisiens. Au Nord, la Friguia, faite des plaines côtières et d'un système montagneux en grande partie boisé, compartimenté en cuvettes assez isolées les unes des autres, se caractérise par sa seule fertilité. Le long de la côte, le Sahel est surtout une certaine forme d'exploitation du sol, qui est le fait d'une certaine population, et dont la limite mouvante est tracée par l'histoire plus que par la géographie. Le reste, c'est le « sahara », c'est-à-dire les terres arides. L'olivier y pousse dans certaines conditions de terrain et d'humidité. L'agriculture intensive y est parfois possible, grâce à l'irrigation, ou comme autour de Kairouan, à l'inondation. Mais dans l'ensemble, c'est une steppe, dont la population reste nécessairement flottante, vivant de ses moutons, de quelques céréales, et beaucoup de son travail saisonnier dans les régions plus favorisées. La montagne sèche n'est vraiment distinguée du Sahara que lorsqu'elle est peuplée de « sédentaires » qui souvent y pratiquent l'agriculture en terrasses et diverses industries.

Ainsi, la Tunisie ne possède pas de cadres régionaux bien nets; les transitions y sont lentes, les frontières souvent mouvantes, et l'on passe insensiblement d'un paysage dans un autre. Les régions de Tunisie n'ont pas cette personnalité forte que seul dessine l'effort continu de l'homme sur le sol. Car l'homme ne semble pas avoir jamais poussé de racines bien profondes dans ces terres décevantes. (Sans doute faut-il excepter ici des régions de vieille colonisation agricole : le Sahel, Djerba, et probablement certaines régions montagneuses).

## LES POPULATIONS

La fraternité musulmane recouvre diverses sociétés plus faciles à soupçonner qu'à définir. Quelques groupes se distinguent par leur appartenance religieuse par exemple les ibadhites de Djerba. En dehors même de ceux-là, bien des groupes humains en Tunisie portent un nom. Ce nom peut être de diverses natures : — Nom de « peuple », dont la signification littérale n'est, en général, pas connue, et qui exprime une réalité de caractère politique. C'est le nom des principaux groupes bédouins, trace d'une unité qui n'est pas nécessairement ancienne, et qui souvent s'effrite sous nos yeux, d'autant plus vite que l'influence de la civilisation française transforme les genres de vie.

— Nom d'« ancêtre » porté par les groupes qui se reconnaissent ou se croient issus d'une même famille.

— Noms descriptifs enfin, donnés par des étrangers à des groupes souvent divers confondus sous un de leurs aspects : tel le nom de berbère, de bédouin ou de chaouia. Tels les noms d'origine, en particulier celui de « Jbali », qui exprime bien autre chose que l'idée d'un habitat montagnard : bien souvent des populations sont qualifiées ainsi de « montagnardes » par des gens qui vivent à la même altitude qu'elles. Ainsi, le nom ne suffit pas à déterminer le groupe social. La langue y aiderait grandement, mais n'a pas été jusqu'ici suffisamment étudiée de ce point de vue.

L'étude de l'habitat permettrait sans doute de mieux individualiser les diverses populations dont on aperçoit la personnalité. Ces faits, difficiles à observer dans un pays où une large part de la population est flottante, restent connus d'une façon trop générale. On connaît le territoire occupé, en droit, par telle ou telle tribu, mais on connaît beaucoup moins bien ses déplacements, ses itinéraires, les conditions de son installation dans les divers lieux qu'elle occupe successivement.

Dans les villes, le problème de l'habitat rejoint le problème démographique, sur lequel on a également peu de renseignements. Aucune étude sur la façon dont, à Tunis, par exemple, les vieilles couches citadines quittent la ville pour la banlieue, tandis que les ruraux affluent et s'urbanisent en quelques générations. Peu de choses encore sur la vie complexe d'une ville comme Kairouan, avec ses pulsations saisonnières, le mouvement moins régulier dont elle se gonfle et se vide selon la prospérité agricole.

Les rapports des hommes avec le sol sont mieux étudiés; mais cette étude est limitée, actuellement, à quelques régions. La terre fait vivre toute la Tunisie, à l'exception des artisans ou des commerçants des villes, des pêcheurs de Djerba ou des Kerkenna.

Mais la distinction élémentaire entre sédentaires et nomades ne suffit pas à classer les ruraux. Les populations de la Friguia semblent être les seules réellement sédentaires; les peuples chameliers du Sud, les seuls à mériter aujourd'hui le nom de nomades. Pour le reste, le citadin Kairouanais, par exemple, vit de sa terre à peu près de la même façon que le villageois Sahélien. Le bédouin du centre et du nord n'est plus un nomade, c'est un transhumant saisonnier, un ouvrier agricole flottant.

Ces divers éléments (habitat, mode de vie) montrent la diversité de forme des sociétés qui vivent en Tunisie. Mieux connus ils révéleraient sans doute des groupements de populations assez différents de ceux qu'exprime la nomenclature politico-ethnique traditionnelle. La plupart de ces sociétés possèdent des morphologies multiples : ainsi les grandes tribus bédouines du centre ne sont plus jamais regroupées; mais, parfois rassemblées plus ou moins étroitement sur leur territoire, elle sont parfois aussi dispersées au maximum, la famille même éclatant au moment des travaux saisonniers. Selon le même rythme le bédouin est tour à tour cultivateur, éleveur et pasteur transhumant, ouvrier, horticulteur à l'occasion. Le sahélien a souvent deux maisons, l'une d'été dans son jardin, l'autre d'hiver au village. Mais il passe nombre de jours en allées et venues, ou campé près de ses terres, à l'époque des travaux agricoles. Les agriculteurs du Sud pratiquent à peu près tous l'expatriation temporaire. Ceux qui restent au pays passent l'hiver dans leur village; ils le quittent au printemps pour devenir pasteurs et suivre, avec une tente, leur troupeau. L'époque des travaux agricoles les ramène auprès de leurs champs, où souvent se trouve une maison souterraine, et en fait des cultivateurs.

Ces changements périodiques coïncident avec des transformations importantes de la vie matérielle et sociale. Toutes les activités du Tunisien rural sont saisonnières : il y a une saison des poteries, une saison des mariages, une saison des tissages. Cet aspect des modes de vie tunisiens mériterait une étude détaillée.

Enfin il y a la transformation plus lente, progressive, et non plus cyclique, que le régime du protectorat accélère. Elle a beaucoup retenu l'attention. La fixation au sol des nomades, entre autres, a été fréquemment observée. Ce phénomène a généralement été considéré comme la marque même du progrès et de l'évolution et c'est vrai dans l'ensemble.

Mais il semble bien pourtant sur le plan économique que si le pasteur se fait cultivateur, ce n'est pas toujours parce qu'il a reconnu la supériorité de cette forme d'exploitation, mais bien souvent parce que l'exploitation régulière de ses terres de parcours ne lui laisse plus d'autre moyen de subsister. Cette évolution entraîne, pour les groupes qu'elle atteint, une transforma-

tion complète de la vie sociale, et aussi des rapports entre ces groupes et leurs voisins.

Ainsi les bédouins, naguère maîtres redoutés de la steppe deviennent peu à peu, dans les régions du Nord, une sorte de prolétariat rural ou faubourien. Un mouvement complémentaire s'aperçoit par exemple dans le Sahel dont la population, comprimée par l'histoire plutôt que spontanément groupée, se détend lentement, pousse des cultures hors de ses anciennes frontières, comme elle multiplie les maisons hors des agglomérations. Partout, les cultivateurs abandonnent leurs refuges et tendent à se disperser en se rapprochant de leurs cultures. Dans des régions entières cette dispersion est acquise (par exemple les Matmatas), dans d'autres elle n'est qu'esquissée. Ces mouvements semblent transformer profondément le vieil antagonisme qui oppose pasteurs et agriculteurs. Cet antagonisme ne les a sans doute jamais empêché d'entretenir entre eux des relations, dont la razzia était une forme, le marché une autre, mais elles semblent aujourd'hui évoluer plus rapidement vers des formes d'association, fondées sur la spécialisation de chaque partie, et aboutissant parfois à de véritables symbioses : contrats d'élevage, locations de terres, prestations en main-d'œuvre, réunissent partout les deux populations.

Aussi, pour l'ensemble de la Tunisie, l'adaptation de l'homme au sol est faite non seulement des techniques par lesquelles chaque population cherche à satisfaire ses besoins, mais aussi, et tout autant des rapports qui permettent à chacune de profiter des techniques de l'autre. Ces échanges encourageant une spécialisation régionale ou ethnique, qui pénètre jusqu'au détail de l'agriculture, de l'industrie ou du commerce. Ainsi, les Sfaxiens, maîtres d'oléiculture, taillent les oliviers un peu dans toute la Tunisie; les bédouins gardent les troupeaux, et élèvent, au Nord, les moutons du colon, tout comme ils élèvent, au Sud, les chameaux du « Jbali ». Ainsi encore, Nabeul et Djerba fournissent toutes les poteries industrielles, El Guettar une bonne partie des meules de moulin; Djerba à peu près tous les épiciers, Ghoumerassen tous les marchands de beignets, etc...

(à suivre)

D. PAUPHILET,

Chargé de mission

par le Musée de l'Homme.